

— C'est encore un irrésistible comme Parisis, le prince Rio, Santa-Cruz et quelques autres. Mais je m'amuse à le faire poser. Vous le verrez ce soir, car il viendra dans ma loge.

— Je l'ai déjà vu.

— Où donc ?

— A Venise, où il n'a fait que passer. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à Parisis ?

— Peut-être, mais je n'ai jamais bien vu le duc de Parisis. Ce qui est certain, c'est que lord Sommerson est un irrésistible.

— Moi je n'ai pas peur des irrésistibles.

— Il ne faut jamais jurer de rien devant son cœur.

XI

La maison de Socrate

Violette était décidée, à Venise, à habiter l'hôtel Parisis à son retour à Paris, mais comme elle n'y venait que pour trois ou quatre jours, elle descendit au Grand-Hôtel.

D'ailleurs elle n'avait pas encore été mise en possession de la fortune du duc et de la duchesse de Parisis.

Dans toute belle succession il y a les héritiers naturels et les héritiers surnaturels. Le premier héritier surnaturel c'est l'État, qui ne prend que des deux mains; l'État, un pauvre s'il en fût. Après l'État ce sont les gens de loi, des corbeaux croassant sur l'héritage;

ceux-là se tiennent sur la succession le plus longtemps possible, ils y mettent la griffe et ne lâchent la proie aux héritiers naturels que quand ils n'ont plus faim.

Violette avait donné ses pouvoirs à un avocat célèbre qui, naturellement, trouva là un nid à procès. Comme disent les Normands, on sait bien quand un procès commence, on ne sait pas quand il finit. La succession Parisis était ouverte, mais les armoires étaient fermées.

Avant son mariage, quand mademoiselle de La Chastaigneraye s'était imaginé qu'elle mourrait avant Violette, elle lui avait donné tout ce qu'elle avait par un testament en bonne forme déposé chez son notaire de Tonnerre. Une fois mariée, croyant Violette morte, Geneviève n'avait plus songé au testament. Or par sa mort à elle-même le testament eut force de loi puisque Violette vivait. Le duc de Parisis aussi avait fait son testament avant son mariage, sur le point de repartir pour le Pérou. Il avait partagé sa fortune entre ses deux cousines. C'était grâce à ces deux testaments que Violette revendi-

quait presque toute la succession, sauf à faire elle-même la part des autres héritiers.

Violette d'ailleurs n'avait nulle impatience, seulement elle aurait voulu qu'on lui donnât tout de suite l'hôtel et le château de Parisis. Elle faisait bon marché du reste, quoiqu'elle s'habituaît à dépenser beaucoup d'argent.

Mais les procès étaient engagés, on attaqua les testaments, on avait envoyé un expert au Pérou pour estimer la mine d'argent des Cordillères. En attendant, tous les revenus étaient sous le séquestre.

On avait pourtant autorisé Violette à habiter le château de Parisis, mais sans y prendre droit de cité. Seulement son avocat lui avait dit : « Faites comme si vous étiez chez vous. » On avait fini également par lui donner la clef de l'hôtel de l'avenue de l'Impératrice, mais le cabinet d'Octave restait sous les scellés parce que tous les papiers étaient là.

Un an auparavant elle s'y était aventurée en compagnie de la chanoinesse rousse et de mademoiselle de Saint-Réal. Un jour même elle s'y était enfermée toute seule comme pour s'y ensevelir dans le souvenir d'Octave. Sa

douleur avait été si vive qu'elle n'y était pas retournée de longtemps ; mais quand à Venise elle prit le parti de vivre plus que jamais dans la religion de son amour, elle résolut d'habiter, à son retour à Paris, l'hôtel de Paris.

Monjoyeux, revenu de Rome depuis quelques jours, l'encouragea dans cette idée. Il lui représenta qu'elle avait trop vécu en oiseau, s'envolant de branche en branche. Selon lui elle devait bravement prendre pied dans l'hôtel de Paris et y recevoir ses amis. Il ne doutait pas qu'elle n'eût bientôt un cercle aussi brillant que celui de la duchesse de Montefalcone.

— Voyez-vous, lui dit-il, les imbéciles ne viendront pas chez vous, mais comme vous n'invitez que des gens d'esprit votre maison sera la maison de Socrate.

XII

Pages du passé

Le lendemain, après une seconde visite à Bérangère, Violette alla voir la chanoinesse rousse devenue la marquise de La Chanterie.

Elles pleurèrent ensemble la duchesse de Montefalcone. Jamais oraison funèbre ne fut plus éloquente que par la bouche des deux amies de Bianca.

La marquise apprit à Violette qu'on vendait le jour même le mobilier des Champs-Élysées. Le duc de Montefalcone était revenu à Paris avec sa maîtresse, il avait visité l'appartement de sa femme, mais il avait dit qu'il ne rachèterait rien si ce n'est son épée mila-

naise, cette lourde épée que la duchesse maniait si légèrement depuis qu'elle avait vengé le comte de Prémontré.

La marquise et Violette convinrent d'aller à la vente.

Elles déjeunèrent ensemble. La Chanterie survint et se mit à table. Il n'y resta pas dix minutes, emporté qu'il était comme toujours par le tourbillon des affaires.

— Vous n'aurez donc jamais assez d'argent? lui demanda Violette.

— Non, répondit-il, plus on est riche moins on a d'argent.

Parole de fou, parole de sage.

Elles montèrent en voiture et elles pénétrèrent à travers la foule panachée qui s'agitait autour du commissaire-priseur.

C'était horrible! Tout ce qui faisait la joie des yeux dans ce beau salon était adjudgé « au dernier enchérisseur. » Il y avait là beaucoup de filles galantes qui voulaient dire le soir :

— J'ai rapporté ce tableau, cette statuette ou cette pendule de la vente de la duchesse. Quelques-unes n'eussent pas dédaigné d'a-

cheter des robes, mais Violette et Éva donnèrent l'ordre de racheter pour elles toute la garde-robe et tout le linge.

Aujourd'hui que la robe tient tant de place dans la vie de la femme, comme le péplum dans l'antiquité, ne retrouve-t-on pas un peu la femme dans sa robe? Il y a là je ne sais quoi qui parle d'elle. La robe s'anime, elle répand encore le parfum, elle semble marcher avec la même grâce, on ne peut pas s'imaginer que le cœur ne batte plus sous ce corsage.

Les deux amies s'en allèrent fort tristes d'avoir vu tout ce pillage d'une vente après décès. Elles se consolèrent un peu en pensant qu'elles auraient une part des souvenirs matériels.

Violette demanda naïvement à la chanoinesse si elle était heureuse. La jeune mariée lui répondit par cette phrase énigmatique :

— Qu'est-ce que le bonheur?

L'ivresse

On était à la mi-carême — le dernier bal de l'Opéra — un entr'acte dans les six actes de la pénitence.

Violette se laissa entraîner à l'Opéra un peu après minuit avec mademoiselle de Saint-Réal, qui lui promit beaucoup de surprises.

Quoique Violette fût bien encapuchonnée dans son domino, elle ne voulut pas s'asseoir sur le devant de la loge. Elle se tint dans le coin le plus obscur du petit salon. Elle vit passer un à un tous les amoureux de mademoiselle de Saint-Réal qui s'amusait comme une folle et qui étonnait les plus aguerris par sa

phraséologie — académique. On n'avait jamais plus spirituellement « engueulé » son monde.

Violette avait beau vouloir s'élever au diapason, elle restait à mi-chemin, quoiqu'elle ne manquât pas d'à-propos.

On attendait toujours le marquis de Sommerson ; comme les grands rôles, il ne paraissait qu'après les comparses.

En entrant, il se prit les pieds dans la traîne de Violette.

— Un Romain n'irait pas plus loin, dit-il.

Et au lieu de s'avancer sur le devant de la loge où l'attendait mademoiselle de Saint-Réal, il prit place sans façon sur le canapé de Violette.

Au bal de l'Opéra, la présentation est bientôt faite.

— Madame, dit-il à Violette, je vois bien que tu n'es pas ici pour moi. Voilà pourquoi je vais t'aimer à toute vapeur.

Le marquis, homme expérimenté s'il en fut, avait déjà vu les pieds et les mains de Violette.

— Fille bien née, dit-il, veux-tu me montrer le reste ?

— Je ne me démasque jamais, dit Violette.

— Tu n'as jamais montré ton cœur à nu ?

— Non, pas même à moi.

Violette regardait beaucoup le marquis de Sommerson.

— Je n'ai pas de masque, moi, mais tu peux me regarder, tu ne trouveras pas mon cœur, par une bonne raison, c'est que je n'en ai pas.

— Ou plutôt, c'est que tu en as un et que tu le caches, ou plutôt encore, c'est que tu l'as laissé chez ta femme ou chez ta maîtresse.

— Ma femme et ma maîtresse, c'est toi.

Le marquis serpentait du bras sur la ceinture de Violette. Elle voulait d'abord s'indigner, mais elle était au bal de l'Opéra. Et, d'ailleurs, elle éprouvait un vif plaisir à cette rencontre imprévue. Le timbre de la voix du marquis résonnait dans son cœur. Quoiqu'il marquât l'accent anglais, elle y retrouvait je ne sais quel accent de Paris.

« Ceux qui ont aimé, n'ont jamais nié le charme des ressemblances. L'amour se prend à toutes les illusions. Non-seulement Violette trouvait que le marquis avait la voix de son

cousin, mais il avait quelque chose de sa figure et de ses manières. C'est au point qu'elle demanda au marquis de Sommerson s'il avait toujours porté toute sa barbe. Il lui répondit qu'il était un sauvage, qu'il avait vécu dans les forêts de l'Écosse, qu'il n'avait jamais songé à faire de sa figure un jardin à la française.

— Pourquoi me demandes-tu ça, madame ?

— C'est que tu as un air de famille avec un homme que j'ai beaucoup connu.

— Tu veux dire que tu as beaucoup aimé. Eh bien, ma belle amie, je suis ton homme, prends-moi pour continuer ton jeu. Je me sacrifie à ta passion, j'abdiquerai pour être l'autre. Qu'est-ce que la vie du cœur ? Un chemin de croix où chaque station est une illusion douloureuse.

— Tu as donc aimé ? demanda Violette au marquis.

— Si j'ai aimé !

Il l'appuya sur son cœur et l'emprisonna dans ses bras avec une violence qui fut une douceur. Elle se sentit tout d'un coup dans les flammes vives de la passion, l'âme soudai-

nement embrasée, le corps éperdu et tressaillant sous les étincelles. Elle voulut se défendre, elle n'en eut pas la force. Depuis les heures d'amour qu'elle avait passées avec Parisis, elle n'avait jamais éprouvé pareille joie. Elle avait cru aimer Santa-Cruz, lui aussi l'avait appuyée sur son cœur, mais il ne l'avait pas ainsi métamorphosée.

— Qui êtes-vous donc ? dit-elle au marquis.

Comme il l'embrassait sous son masque, il sentit des larmes couler sur ses lèvres.

XIV

La coupe amoureuse

— Ho hé là-bas ! cria mademoiselle de Saint-Réal qui trouvait que le marquis s'attardait un peu trop dans la traîne de Violette.

— On y va ! on y va ! répondit-il.

Et se penchant à l'oreille de Violette :

— Ne crains rien, murmura-t-il, c'est toi que j'aime.

Le marquis de Sommerson s'approcha gravement de mademoiselle de Saint-Réal.

— Dites-moi donc, lui dit-elle, vous faites l'école buissonnière ?

— Dites-moi donc, lui dit-il, pourquoi mettez-vous le diable sur ma route ?